

MUR 1771

Cinquante-huitième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1967.

Mes chers Confrères,

Quand un parlementaire pose une question à un ministre, celui-ci use souvent de quelque précaution. « La Vérité fait rougir le Diable » a dit Shakespeare. A plus forte raison, un ministre. Aussi préfère-t-il la polir pour la rendre plus belle ; un peu à la manière dont les sculpteurs, de Praxitèle à Despiau, traitaient la femme avant qu'ils aient transformé nos compagnes en plaques de tôle ou barres de fer soudées ou rivées par des écrous. Ce travail de correction est l'œuvre de subtils fonctionnaires, qui se délassent de ces pénibles travaux en se confiant à des échetiers bavards ou à un épistolier naïf tel que moi. D'où le bruit que M. Jean Mogin aurait été traité avec la même munificence que M. Luc Vilsen. Or il n'en fut rien. Déçu dans son ferme espoir, M. Jean Mogin a dû se contenter de moins. Cette injustice ramène le four à 200.000 francs. Pourtant, aucun effort ne fut négligé pour emporter le succès. Dans tous les journaux de Paris, des placards publicitaires offraient des places à mi-prix, tout à fait dans le style des journées de soldes, pratiquées par les grands magasins.

Rien n'y fit et cela prouve que M. Jacques Huisman a raison. Depuis qu'il a quitté le scoutisme pour le Théâtre National, le Diogène de notre dramaturgie cherche des auteurs du crû et n'en

trouve pas. Pour commémorer Charles de Coster, il a dû se rabattre sur un auteur flamand et, comme Hugo Claus est plutôt du genre énergumène, un sérieux travail d'émondage s'imposa pour ne pas froisser le bon ton bruxellois. C'est triste, mais, du moins, n'irons-nous pas nous montrer aux Canadiens meilleurs que nous ne sommes.

D'aucuns se souviennent d'un « Tyl Ulenspiegel » dû à Théo Fleischman et se sont demandé pourquoi cette pièce, qui fut accueillie avec faveur, n'a pas été reprise en l'occurrence. J'y vois, pour ma part, deux obstacles majeurs. Cette œuvre fut créée au Parc. La reprendre sur une autre scène serait reconnaître les mérites d'un confrère. Aucun directeur de théâtre, conscient de sa dignité, ne fera geste pareil. Il y a, d'autre part, la personnalité de l'auteur. C'est un homme de talent, et même d'esprit, auteur de jeux radiophoniques assez remarquables pour avoir retenu l'attention de l'étranger. Il fut un grand reporter à la radio. Compte tenu des malheureux qui le remplacent sans l'égaliser — j'en excepte Armand Bachelier, cantonné à Paris — il eût été gênant de le remettre trop en vedette.

Les affranchis de toutes les responsabilités ne se doutent pas des soucis qui accablent les gens en place. Je pense aux dirigeants de la R.T.B. Souvent ils sont sur le point de prendre des décisions hardies, puis la sagesse triomphe. C'est arrivé récemment à propos de la pièce de Jean Francis « Dallas, 22 novembre 1963 », œuvre intéressante s'il en fût et tout à fait d'actualité. Mais comment la passer à la TV, sans risquer de froisser les Américains ? En Belgique, nul n'y songe. Ils sont nos bienfaiteurs, nos colonisateurs et nos défenseurs. Que dis-je ? Ils sont les défenseurs de la vraie civilisation. Ils la défendent avec énergie en lâchant force bombes sur des individus qui ne veulent pas comprendre leur raisonnement. Hélas, les gens sont si obtus ! Déjà du temps de la Révolution, nos voisins étaient obligés, pour convaincre les rétifs, de compléter leur fière devise : « Liberté, Egalité, Fraternité, ou la mort ». Les bombes nous protègent et les dollars nous font vivre.



Aussi sommes-nous prêts, nous ne sommes pas des ingrats, à mettre les meilleurs de nos fils au service de nos protecteurs. Voyez un P. H. Spaak, promu ambassadeur d'installations téléphoniques et convainquant les Indes de l'excellence de ces produits. D'autres suivront, ont déjà suivi. Aussi faut-il déplorer que la TV. flamande ait diffusé l'œuvre de Jean Francis. S'imagine-t-on que les Américains ignorent quoi que ce soit de notre vie ? Le dollar voit tout. Il est bien plus fort que l'œil de Moscou.

Pour nous, mes chers confrères, la sagesse est de nous vouer à la poésie. C'est notre vrai destin. Dans ce domaine, nous avons et la qualité et le nombre ; le nombre devant servir, comme il se doit, à mieux faire valoir la qualité. Celle-ci comporte plusieurs catégories, et dans la plus haute, celle que je nommerais volontiers celle de nos ambassadeurs, nous sommes vraiment bien servis. Nombre de nos confrères ne le comprennent pas. C'est déplorable.

Ainsi la commémoration à Menton des accords culturels franco-belges a donné lieu à des critiques inconsidérées. La délégation belge était composée, affirme-t-on, de Roger Bodart et de ses amis personnels. Y peut-il, le cher homme, s'il a tant d'amis ? Et pourquoi en vouloir à M. Guimbretière du choix des noms cités ? Peut-on être plus aimable qu'en citant ceux qu'on vous souffle de citer ? Pourquoi confondre la gentillesse française, légère comme le champagne, avec les lauriers d'une distribution de prix ?

Des critiques non moins sévères ont été adressées à l'ouvrage de M. Vernon Mallinson, professeur à l'Université de Reading, lequel ouvrage, intitulé « Modern Belgian Literature », a bénéficié de la sollicitude monnayée de l'Etat Belge, par le truchement du ministre de l'Education Nationale, conseillé sans aucun doute par ses conseillers-maison. On reproche à cet auteur des lacunes. Mais qui n'en commettrait pas ? C'est fatal : dans sa distribution de prix, il a omis de laurer quelques fronts généralement habitués à ces hommages. Quel esprit pervers lui a soufflé de sacrifier nombre de nos immortels dont plusieurs méritaient un meilleur sort ? La question vaut d'être posée. Certes, il n'a guère lu ce dont il parle

et c'est normal pour ce genre d'ouvrages. Il tient à sa vie, cet homme. Mais quand il lit, il est magnifique. Du coup, il néglige les degrés et va droit au sommet, à preuve ce jugement où il affirme tout de go : « La génération poétique du XXe siècle est dominée par Roger Bodart ». Certains s'en sont étonnés. Ils ne le savaient donc pas ? Rejetant toute fausse modestie, Roger Bodart en est si convaincu lui-même qu'il s'emploie à convaincre les autres de cette évidence, et vous voyez le résultat : il a convaincu M. Vernon Mallinson. Il faut le dire avec force : dans la hiérarchie de nos lettres Roger Bodart trône au sommet de cette vaste pyramide ascensionnelle où l'on monte degré par degré, à la force du jarret ou du dos courbé, la main ouverte ou la main tendue, le tout appuyé de quelques écrits, précieuses plaquettes justificatives de cette gloire. Honnis soient les mécréants qui se permettent d'en douter. Pour ma part, je salue la sagacité de M. Vernon Mallinson. Elle est telle que je lui passe ses oublis. Et pourtant, dans le tas se trouve mon vieil ami Weustenraad. C'est vous dire...

ROGER AVERMAETE.

P.S. - Pour la deuxième fois, un de mes correspondants me demande de répondre « ouvertement ». Et voilà : ...